

# IMPERIALISME...

(SUITE)

volutionnaires (dictatures militaires, guerres d'interventions, qui à court terme peuvent ne pas se révéler inefficaces pour entraver le développement des mouvements révolutionnaires.

Au cours de cette période les Etats socialistes sont en mesure de négocier avec l'impérialisme des traités et accords visant à écarter les dangers de guerre atomique et à réduire la tension internationale. Mais il ne faut jamais perdre de vue le fait que ces accords sont le produit d'un rapport de force caractérisé par un certain équilibre entre l'impérialisme et la révolution. L'impérialisme ne tiendra aucun compte de ces accords dès lors que cet équilibre se trouvera compromis par les progrès de la révolution ou par la dégradation de sa situation économique. Les accords conclus dans le cadre de la coexistence pacifique sont conjoncturels et temporaires. En aucun cas on ne peut attendre d'eux qu'ils assurent durablement la paix du monde.

Si la nature de l'impérialisme reste inchangée (ce que nul ne conteste), l'axe de la lutte pour la paix doit rester la thèse léniniste bien connue : **Seule la révolution peut historiquement empêcher la guerre.** La lutte pour la paix ne peut être qu'une lutte contre les forces de guerres ; la victoire de la paix ne peut être qu'une victoire définitive sur l'impérialisme. C'est pourquoi les partis révolutionnaires du monde ne doivent en aucune façon se sentir tenus par les accords et par les traités que les Etats socialistes sont contraints de passer avec l'impérialisme, et qui visent nécessairement à perpétuer le statu-quo. Leur rôle consiste au contraire à intensifier la lutte de classes dans leurs pays respectifs afin de s'emparer du pouvoir et de renverser l'ordre bourgeois, portant ainsi un coup considérable au système impérialiste mondial. En particulier, la victoire de la classe ouvrière des pays capitalistes occidentaux, pour autant qu'elle serait remportée dans les citadelles les mieux armées de la bourgeoisie mondiale, peut seule fournir la garantie définitive contre la menace d'un holocauste nucléaire mondial.

Tant que l'impérialisme, et en premier lieu l'impérialisme américain, détiendra son potentiel économique et militaire actuel, les dangers de guerre subsisteront et ne pourront que s'aggraver au fur et à mesure que les progrès de la révolution mondiale accentueront la crise du système impérialiste. C'est donc à la classe ouvrière des pays capitalistes avancés, et particulièrement à la classe ouvrière américaine, qu'incombe le devoir d'empêcher l'explosion d'une guerre nucléaire de désespoir. Aucune force extérieure aux U.S.A. n'est en mesure de désarmer la bourgeoisie impérialiste américaine. Quand bien même celle-ci perdrait toutes ses bases dans le monde, elle conserverait sur son territoire et avec sa flotte de guerre plusieurs fois ce qui lui est nécessaire pour détruire l'humanité. Seules les forces

prolétariennes et populaires aux U.S.A. mêmes sont capables de paralyser d'abord, de désarmer et renverser ensuite l'impérialisme yankee. Certes, la classe ouvrière américaine est pour le moment étroitement intégrée au régime et se fait complice de ses exactions. Mais cet état de prostration n'est sûrement pas définitif. Il est absolument réaliste de s'attendre à ce que toutes les forces en jeu pendant la période qui s'ouvre, à savoir : l'affaiblissement relatif des positions de l'impérialisme américain ; les contradictions inter-impérialistes croissantes ; les effets de la stagnation relative et même d'un début inévitable de chute du niveau de vie des travailleurs américains par suite de la concurrence inter-impérialiste, les effets des progrès de la révolution coloniale, avant tout sur les noirs américains et sur l'avant-garde de la jeunesse, les effets d'une éventuelle évolution dans des pays impérialistes d'Europe et au Japon, que tout cela, finira par provoquer la politisation du prolétariat américain, la constitution d'un grand parti ouvrier, ne capacité de riposte et de mobilisation puissante du prolétariat de ce pays, qui le rendra apte à résoudre ses tâches historiques.

Le prolétariat américain sera amené à jouer le rôle clé qui lui revient dans la lutte pour la victoire du socialisme, précisément par toutes les forces qui sont en train de transformer et qui transformeront sans doute de plus en plus la réalité objective mondiale et donc aussi la réalité objective américaine.

Aucune classe dans l'histoire n'a quitté la scène sociale sans se défendre par tous les moyens à sa disposition, et il serait téméraire d'attendre de la bourgeoisie impérialiste américaine qu'elle manifeste en ce domaine un comportement novateur. Une guerre atomique contre-révolutionnaire déclenchée par l'impérialisme est par conséquent tout à fait possible. Mais une telle guerre est conjurable. Aujourd'hui plus que jamais l'alternative socialisme ou barbarie reste ouverte. Elle peut s'énoncer plus précisément ainsi : victoire du socialisme dans les pays capitalistes avancés (et en premier lieu en Amérique du Nord) ou holocauste thermonucléaire.

Pour les marxistes, l'histoire ne connaît pas de fatalité. La nécessité historique s'accomplira à travers la médiation de l'activité consciente des hommes. C'est l'ampleur et le dynamisme des luttes de classes à l'échelle internationale dans la période en cours qui détermineront la réalisation de tel ou tel terme de l'alternative énoncée. Nous, étudiants en Lettres parisiens, nous pensons pouvoir contribuer dans une certaine mesure à la victoire du socialisme sur les forces de guerre, en impulsant de larges actions de masse anti-impérialistes et anti-capitalistes aux côtés de la classe ouvrière française. C'est vers de telles actions que s'oriente cette année l'activité de l'Union des Etudiants Communistes.

«Les problèmes de Cuba et de l'Amérique Latine font partie des problèmes soulevés par la crise générale de l'impérialisme et la lutte des peuples opprimés; c'est le choc entre le monde qui naît et le monde qui meurt.»

(Deuxième Déclaration de la Havane.)

Depuis plusieurs années, l'Amérique Latine apparaît comme la pointe avancée de la Révolution du « Tiers Monde ». La Révolution y couve à l'échelle d'un continent entier.

L'exemple de Cuba a prouvé qu'il n'y avait pas d'issue entre l'oppression à outrance et le socialisme.

C'est là, pour les impérialistes U.S., un exemple désastreux.

Comme le proclamait déjà la **Deuxième Déclaration de la Havane** :

Ce que Cuba peut donner, ce qu'elle leur a déjà donné, c'est son exemple...

« Notre triomphe n'eût jamais été possible si notre Révolution ne naissait pas inévitablement de notre réalité économico-sociale.

Cette réalité des sociétés d'Amérique Latine détermine la lutte de classes intense qui se livre depuis le Mexique tout au long de la cordillère des Andes.

Bien sûr, comme dans le reste du « Tiers Monde », les données fondamentales sont l'arriération

pouvoir, elle a tôt fait d'en appeler à la répression la plus brutale avec l'aide de l'impérialisme U.S. dont les intérêts dominent l'Amérique latine tout entière.

L'histoire de l'Amérique latine dans la dernière période se réduit à l'alternance de frères gouvernements de démocratie bourgeoise, rapidement obligés de céder la place pour sauver le pouvoir de classe, et de dictatures militaires.

A l'heure actuelle, le Chili offre un bon exemple de la démocratie bourgeoise. Frei a remporté un succès électoral considérable, y compris parmi les couches populaires. Le programme démagogique de la démocratie chrétienne lui a rallié une grande partie de la population. Tandis que les libertés démocratiques sont accordées à l'intérieur, Frei se fait à l'extérieur le champion de la « troisième voie » (Cf. son voyage en Europe). Mais déjà l'inflation fait baisser le niveau de vie des masses. Il n'appartient pas à Frei, mais au marché impérialiste mondial de permettre l'accroissement

# LA REVOLUT EN AMÉRI

économique et le pillage impérialiste. Mais certains aspects du développement économique et politique donnent un caractère particulier au combat de classes.

En effet, le relatif développement économique qui a permis à certains pays latino-américains (Mexique-Argentine-Chili) de se rapprocher de pays capitalistes avancés, l'indépendance politique formelle accordée depuis long temps déjà, ont créé face à face, à côté de la paysannerie pauvre, le plus souvent sans terres (qui reste malgré tout majoritaire) et des oligarchies terriennes et compradore, une bourgeoisie industrielle « nationale » et un prolétariat parfois très nombreux. Il faut aussi signaler l'importance de couches révolutionnaires comme les mineurs et les ouvriers du pétrole.

Ce qui caractérise aussi l'Amérique latine, c'est l'expérience des luttes qu'ont acquises les classes laborieuses et la force qu'elles en tirent sur le plan de la combativité politique et de l'organisation.

Il en résulte une situation politique dominée par l'instabilité : la « bourgeoisie nationale » essaie de se maintenir au pouvoir grâce à une façade parlementaire et un soutien partiel des masses. Mais devant la montée de celles-ci au

de la production de cuivre. Une nouvelle crise est inévitable avec de graves conséquences pour les travailleurs. Il ne restera plus alors à Frei, qu'à suivre l'exemple de Belaunde et de la junte bolivienne.

L'expérience récente du Pérou est, en effet, éclairante. En 1963, le gouvernement de Belaunde arrivait au pouvoir soutenu par une partie de la population laborieuse. Il prenait immédiatement un certain nombre de mesures qui renforçaient considérablement son prestige (exportation des grands propriétaires des terres contestées, à la suite de leur occupation par les paysans, à condition qu'elles soient ramenées au sein des communautés indigènes, nationalisation de la Caisse d'Epargne, suppression des droits d'entrée sur le ciment portant atteinte au Monopole du trust Prado).

Ces mesures sont typiques des « réformes » entreprises par les secteurs les plus dynamiques de la bourgeoisie, et de leurs limites.

La première n'est, en réalité, que la légalisation d'un état de fait ; elle ne fait que sanctionner le résultat d'une lutte acharnée et sanglante de la paysannerie armée.